

LE MIROIR D'ENCRE

ÉDITIONS D'ENCRE

Collection dirigée par Zinelabidine BENNAÏSSA

L'Île

L'île, c'est la Galite, superbe bijou à demi-sauvage au large de la côte nord de la Tunisie. Émir, qui y est né, se souvient de l'époque où elle abritait plusieurs familles de pêcheurs, tunisiens et italiens. Conte nostalgique, *L'île* raconte un double amour : celui de Virginie, la petite italienne, est mort à jamais, l'autre, celui de la Galile, renâtra peut-être, si les hommes apprennent à respecter davantage la nature.

Zinelabidine Benñaïssa

Fervent écologiste, ami des oiseaux et des animaux en voie d'extinction, grand connaisseur en littérature du second rayon, il est linguiste, spécialiste de grammaire historique qu'il enseigne à la Faculté des Lettres de la Manouba, Université de Tunis I.

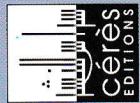
LE MIROIR D'ENCRE

ÉDITIONS D'ENCRE

Zinelabidine Benñaïssa

L'Île

GRAVURES SUR BOIS
May Angelii



Editions Gannadal



ISBN 9973-19-272-9
N° d'Editeur : 01 0435
Prix : 1,500 DT

Editions du CRAC



LE MIROIR D'ENCRE

LE MIROIR D'ENCRE

Collection dirigée par Zinelabidine BENAISSA

Zinelabidine Benaissa

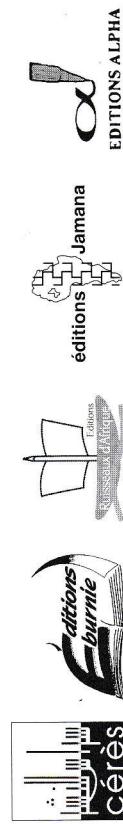


ez du texte ici

L'Île

GRAVURES SUR BOIS

May Angeli



Editions
du CRAC



ÉDITEURS PARTENAIRES

Éditions Alpha - *Niamly*
ISBN 2 - 84551 - 054 - 3

Céres Éditions - *Tunis*
ISBN 9973 - 19 - 272 - 9

Éditions du CRAC - *Yaoundé*
ISBN 2 - 910613 - 42 - 9

Éditions Éburnie - *Abidjan*
ISBN 2 - 84770 - 018 - 8

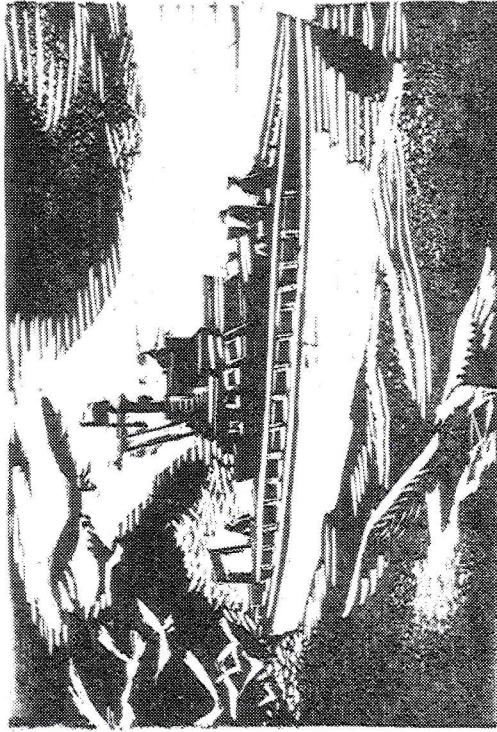
Éditions Gaandal - *Conakry*
ISBN 2 - 913326 - 63 - 3

Éditions GTI - *Ougadougou*
ISBN 2 - 911740 - 16 - 5

Éditions Jamana - *Bamako*
ISBN 2 - 915032 - 05 - X

Éditions Ruisseaux d'Afrique - *Cotonou*
ISBN 99919 - 972 - 5 - 3

Dépot légal N° 2106 du 04 Novembre 2002



Je suis sur le pont d'une vedette de l'armée. Accoudé sur la rambarde, j'attends l'heure du départ. Mon cœur bat très fort. Des marins sur l'embarcadère s'activent autour des amarres. A l'entrée du port, un pétrolier fait à grand-peine une manœuvre d'approche. Notre bateau paraît tout petit à côté de ce monstre métal-

ISBN : 9973-19-272-9

© Céres Éditions, 2002
Immeuble Lac des Cygnes, Rue Lac Victoria
App. B7 - B8 (4^e étage)
2035 Les Berges du Lac - Tunis - BP 56 Tunis Belvédère
e-mail : nbk.ceres@planet.tn
www.ceres-productions.com

lique qu'escortent deux remorqueurs ainsi que des dizaines de mouettes rieuses et de goélands railleurs. Je m'amuse à regarder aux jumelles les acrobaties de ces beaux oiseaux blancs et chamaillieurs.

La vedette commence enfin à bouger et j'ai le cœur serré. Dans quelques heures, si tout va bien, je reverrai La Galite, je reverrai mon île, l'île où je suis né et où j'ai vécu une enfance insouciante et heureuse, l'île que j'ai dû quitter pourtant le jour de mes quatorze ans, plié de douleur et de haine, la tête enfouie dans le giron de ma mère. Il y a vingt ans déjà...

La Galite, sur les cartes, a la forme d'un T majuscule. Tout petits, on pensait qu'il y avait 25 autres îles qui traçaient sur la Méditerranée les autres lettres de l'alphabet latin. On s'appliquait à les dessiner toutes, en commençant toujours par les îles S et U, qui, logiquement, devaient être nos plus proches voisines. Notre village se situait au coin droit de l'intersection des deux lignes du T et jamais île calligraphiée sur du bleu n'a été

aussi bien explorée que la nôtre. On connaît par cœur les sources, les vallées, les oueds, les crêtes, les criques, les grottes, les sites antiques de notre île aux mille secrets.

Le sillage du bateau a attiré vers nous les oiseaux de mer : sternes et puffins ont rejoint les mouettes et les goélands. Leurs cris stridents un peu moqueurs se mêlent dans mes souvenirs au rire clair de Virginia... Virginia Darco...

Je me rappelle nos courses folles au bord des falaises escarpées et nos jeux d'enfants dans les vignobles de zio Corrado ou dans le maquis qui couvre les plus hautes collines. Je me rappelle la chanson de Virginia, qu'elle chantait quand elle était gaie ou quand elle était triste, et qu'il m'arrive de fredonner encore aujourd'hui quand la nostalgie gonfle mon cœur :

*Il gatto la mattina
Sapete cosa fâ ?
Aspetta la gattina
Ch'alle sete scenderà...*



Comme elle était belle, Virginia, avec ses cheveux blonds en boucles, toujours ébouriffés, ses grands yeux verts avides de tout voir, tout connaître, sa bouche gourmande étonnamment rose ! J'avais deux ans de plus qu'elle mais je la dépassais d'à peine un centimètre, et encore, je ne suis pas sûr de n'avoir pas un peu triché chaque fois qu'à l'école on nous passait à la toise !

Elle habitait une très belle villa, située un peu à l'écart du village, en altitude, au milieu d'un grand jardin construit en terrasses pour retenir le sol et les eaux de pluie. Elle était fille unique, et ses parents, zio Corrado et zia Carla, la traitaient comme une princesse.

Moi, je vivais juste au bord de l'eau, au milieu des galets, dans une petite maison que mon père avait construite tout seul quand il était venu s'installer sur l'île avec ma mère. Je partageais avec Rached, mon grand frère, la chambre aux deux fenêtres d'où on pouvait voir, à l'entrée de la baie, le ponton flottant auquel venaient s'amarrer les bateaux

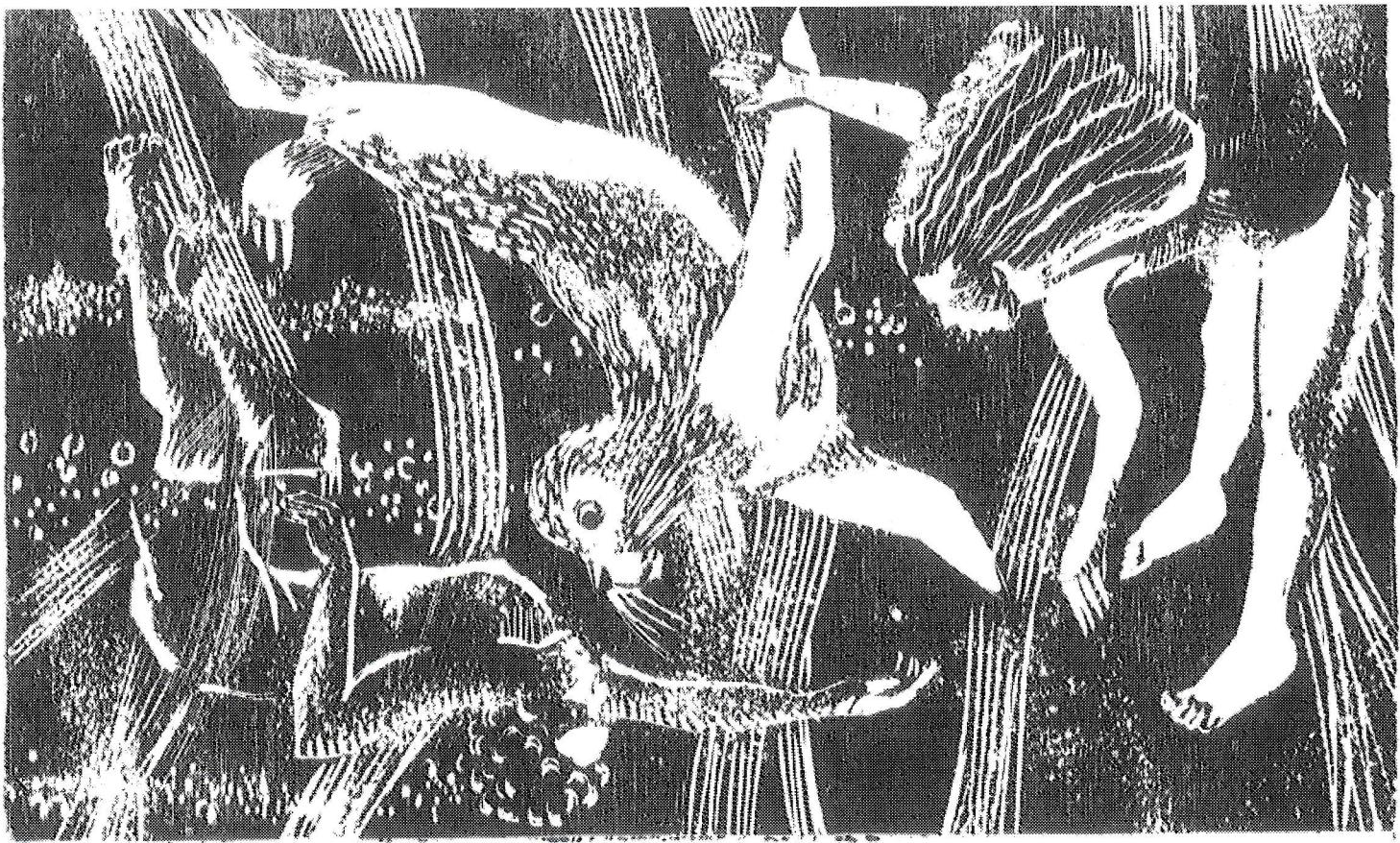
qui étaient trop grands pour entrer au port, et, au large, trois pointes rocheuses qu'on appelle les îles Cani ou les îles des Chiens.

Le père de Virginia possédait le plus grand langoustier de l'île, un beau bateau tout bleu qu'il avait baptisé du nom de sa fille, bien sûr. L'été, il nous permettait d'embarquer avec lui quand il allait poser ses nasses. Zio Corrado et les pêcheurs qui l'accompagnaient jetaient un à un ces énormes paniers qui devaient piéger les langoustes pendant la nuit et qui étaient rattachés à une corde au bout de laquelle flottait une bouée rouge ou orangée.

Quand la mer était calme, zio Corrado nous autorisait à nager à côté du bateau dans l'eau glacée du large. Parfois même, on jouait aux Robinsons dans l'une ou l'autre des petites îles qui sont près de la Galite : le Galiton et ses trois escaliers de pierre qui montent péniblement jusqu'au phare ; la Fauchelle, juste à côté, peuplée de milliers de lapins de garenne, les trois îles Cani où s'agit à longueur de journée une belle colo-

nie de faucons d'Eléonore, petits rapaces élégants qui préfèrent vivre sur les îlots inaccessibles plutôt que sur le continent.

C'est dans la plus grande des Cani que Virginia et moi avons rencontré l'étrange créature qui a donné son nom aux trois îles. Ce jour-là, le papa de Virginia nous a laissés sur l'île de bon matin. Nous avions de l'eau et un panier d'osier rempli de bons sandwiches et de friandises. A nous donc l'aventure, naufragés échoués sur une terrible île déserte ! Nous avions décidé de faire le tour complet de l'îlot, à pied, et à la nage quand la côte était trop abrupte. En plongeant d'un rocher qu'il nous était impossible d'escalader, nous avons vu une masse noire nager tout près de nous. Le cri strident que nous avons poussé a dû l'effrayer un peu car elle s'est éloignée de quelques mètres, mais très vite elle est revenue, faisant autour de nous de drôles de pirouettes. Nous avions terriblement peur et nous essayions désespérément de nous accrocher à la paroi rocheuse, mais, à l'endroit précis où nous étions, il



nous fallait nager une bonne cinquantaine de mètres pour atteindre des roches planes accessibles de la mer. La bête nous regardait avec de grands yeux étonnés, elle avait de longues moustachès et un visage qui ressemble à celui d'un chien : c'était un phoque ! un phoque moine ! La peur nous broyait toujours les entrailles mais nous étions tellement fascinés par cette présence insolite que nous ne songions plus à nous enfuir. Nous avons passé de longues minutes à nager tous les trois, puis, sans nous prévenir, le phoque a plongé dans l'eau sombre des profondeurs...

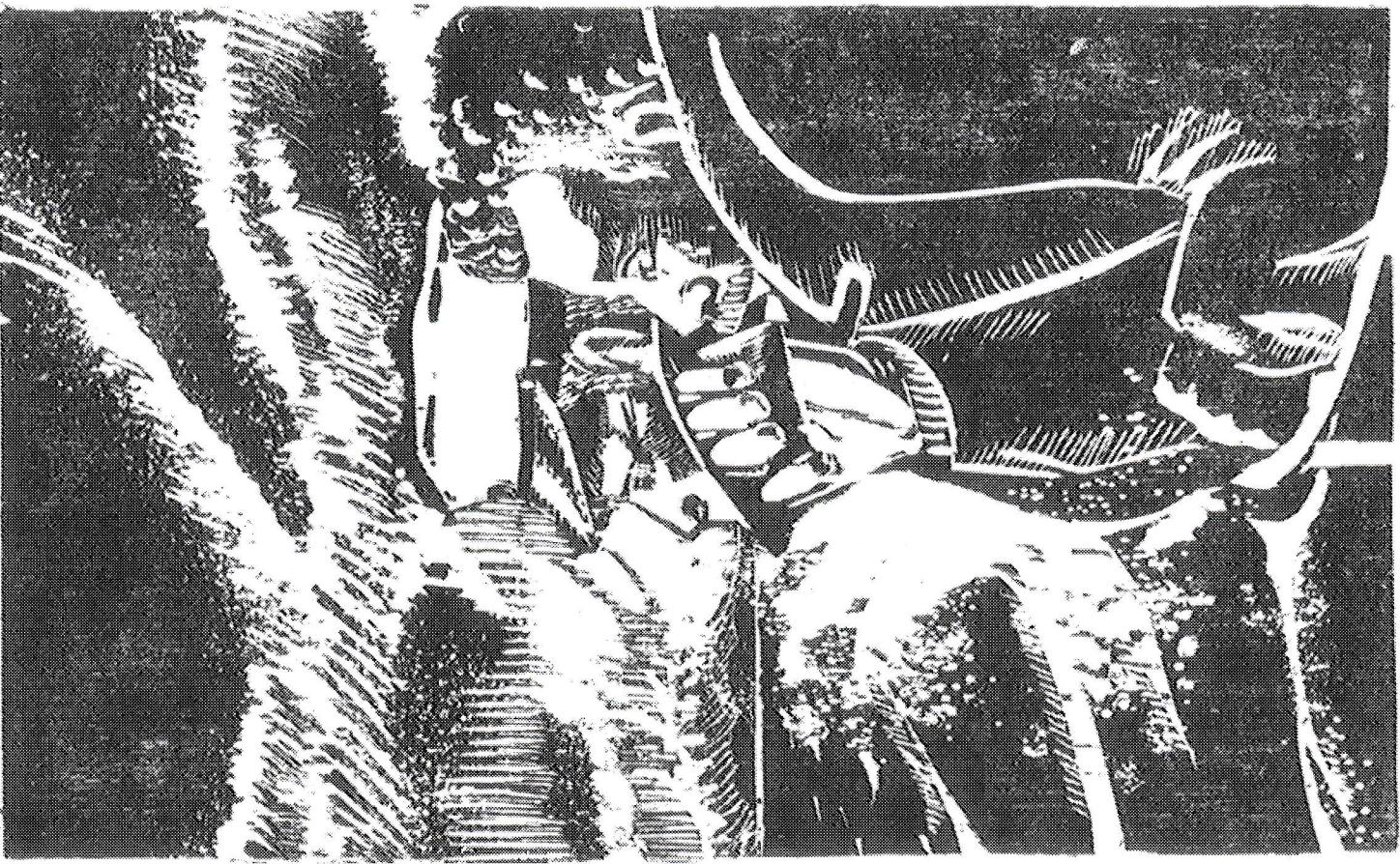
Quand nous avons raconté notre aventure à zio Corrado qui est revenu nous chercher l'après-midi, il a souri et il a nous a dit que, quand lui-même était encore un petit garçon, les phoques étaient beaucoup plus nombreux et qu'il lui arrivait souvent d'en voir dans tout l'archipel, surtout près des grottes sous-marines. Mon père aussi connaissait bien les *boummirs*, comme il les appelait, qui s'approchaient parfois de sa barque, sans doute pour vérifier si la pêche avait été bonne.

Quelques mois plus tard, alors que je m'apprêtais à prendre la piste tortueuse qui grimpe jusqu'à l'école, j'ai remarqué deux corps sombres étendus sur la plage de galets, jusqu'au bord de l'eau. C'était ceux d'un phoque femelle et de son petit. La femelle était enchevêtrée dans des filets dérivants qui avaient dû l'étrangler et le petit s'était sans doute laissé mourir à côté de sa mère. Triste journée pour moi et pour Virginia, qui a tenu à ce qu'on les enterrer sur la plage ! Heureusement que tous les copains du village nous ont aidés...

Je me souviens d'un autre de nos jeux d'été : nous baigner, nous éloigner le plus loin du rivage et plonger en apnée pour atteindre au bout de la course la petite pointe de sable qui constitue la preuve qu'on est allé jusqu'au fond. J'étais un très bon plongeur, Virginia aussi, mais le plus fort, le plus rapide, celui qui descendait le plus, c'était Rached. Il était capable de rester plus de trois minutes sous l'eau et de pénétrer dans les grottes sous-marines à quinze

mètres de la surface, à la recherche d'une liche ou d'une daurade. Mais depuis qu'il avait décidé d'abandonner l'école et de se consacrer à la pêche avec mon père, il n'avait plus le temps de jouer avec nous. Tous les matins, très tôt, avant même que le soleil ne se lève, papa venait le réveiller en lui caressant simplement les cheveux pour ne pas troubler mon sommeil.

L'officier en second est monté sur le pont me tenir compagnie. Il m'a offert un verre de thé, très chaud et très sucré, à la mode marine. Sans doute l'embrun qui mouille mon visage camoufle-t-il les larmes que je sens sur mes joues. Pour cacher mon embarras, je lui ai parlé de la mission dont m'a chargé le ministère de l'environnement, qui consiste à écrire un rapport sur l'état de l'avifaune de l'archipel, et à établir une échelle des priorités pour les espèces d'oiseaux à protéger : faucon d'Eléonore, goéland d'Audouin, cormoran huppé, puffin cendré...



Autour de nous le bleu de la mer est devenu très sombre, un bleu presque violet, un bleu où on a envie de plonger, plonger jusqu'au plus profond... J'ai du mal à me concentrer sur ce que me répond l'officier. Je n'arrive plus à le suivre. Je veux qu'il s'en aille. Je veux être seul avec mes souvenirs, seul avec Virginia...

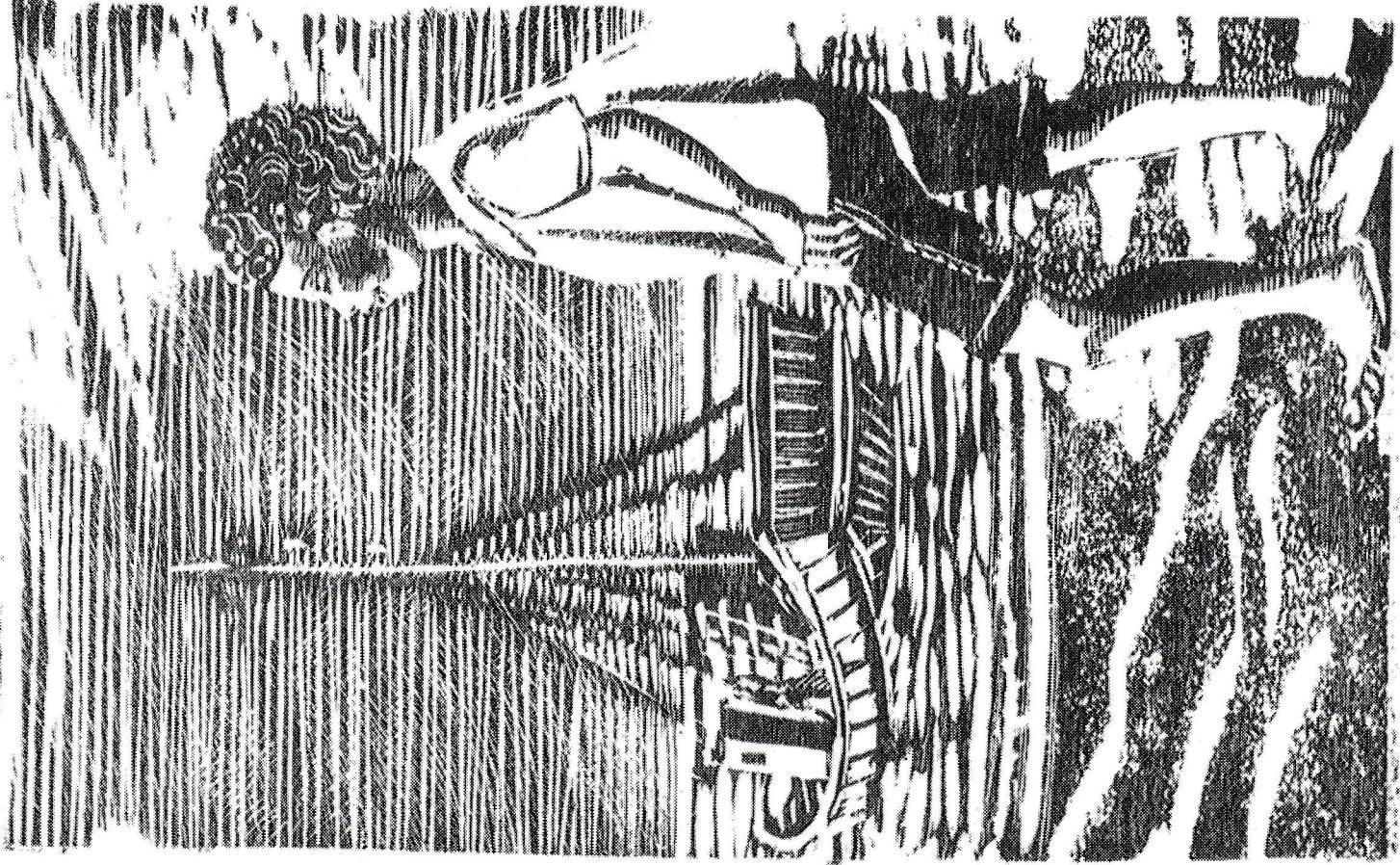
Il gatto la matina

Sapete cosa fâ ?

Aspetta la gattina

Ch'alle otto scenderà...

Virginia... Je me rappellerai toujours notre première rencontre. C'était sur le quai du petit port de pêche. J'attendais le retour de mon père. Je regardais rêveusement les bateaux accostés. Je m'amusais à jeter les cailloux dans l'eau. Je ne pensais à rien. A l'époque, j'étais un enfant solitaire. Je n'avais pas d'amis. Mon unique idole, c'était mon grand frère, et, quand il m'en donnait la permission, je le suivais partout où il allait, comme un petit chien. Ce jour-là, il n'avait pas voulu que je vienne avec lui et je m'étais résigné à flâner tout seul près du port.



Elle était sur le bateau bleu de son père et elle s'est mise à m'appeler par mon nom de toutes ses forces : « Eh ! Emir ! monte, la passerelle est baissée ! ». Je n'étais pas vraiment étonné qu'elle sache mon nom : dans notre île tout le monde se connaissait. Moi-même je savais bien que zio Corrado avait une petite fille qui s'appelait Virginia, une petite fille que, bien des fois, il m'est arrivé de voir avec sa maman sur la plage. Quand je suis monté près d'elle, elle m'a dit d'une voix très sûre : « Je t'ai choisi pour que tu deviennes mon ami, es-tu d'accord ? ». « D'accord ! ». Elle avait sept ans et moi neuf.

Depuis ce jour-là, on ne s'était plus quittés. Les gens ne nous voyaient jamais plus l'un sans l'autre. On était toujours ensemble et toujours en train de courir, de sauter, de grimper, de faire les sous. On était devenus l'attraction du village. Tout le monde nous appelait les amoureux et j'avoue que j'en étais très fier.

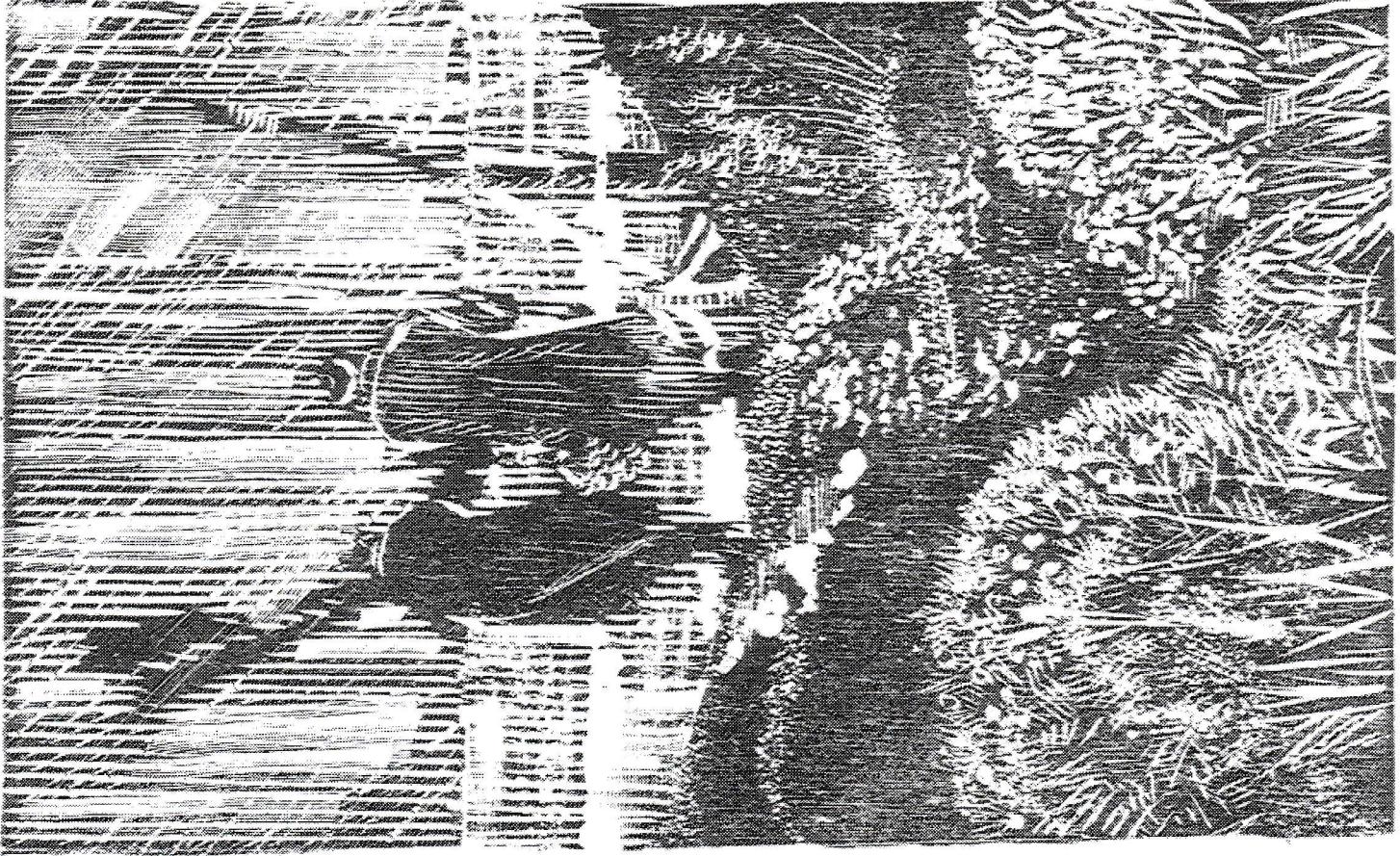
Au début, mon père était un peu réticent, il ne voulait pas que je fréquente la

fille du plus riche pêcheur de l'île. « Ils ne sont pas de notre monde, Emir. Ils sont riches, nous sommes pauvres. Ils sont catholiques, nous sommes musulmans. Ne l'oublie jamais ! ». Il a suffi pourtant que Virginia lui parle un jour pour qu'il l'adopte définitivement. Comment résister à Virginia ? Où trouver la force de lui dire non ? Ma mère, qui se plaignait parfois de n'avoir eu que des garçons, était devenue sa plus farouche partisane et les jours où Virginia venait à la maison étaient des jours de fête...

Il commence à pleuvoir. La vedette tangue sur des vagues de plus en plus hautes. Je reste pourtant sur le pont, ballotté par le vent, sous la pluie, les mains toujours agrippées à la rambarde. Les souvenirs m'assailtent de tous les côtés...

Partout sur l'île, on a commencé à entendre des explosions. Partout la mer a commencé à rejeter sur le rivage des poissons morts. Mon père, zio Corrado et les autres pêcheurs ont vite compris de quoi il s'agissait : les dynamiteurs étaient en train d'en-

vahir notre île. Nous les avons même surpris une fois, Virginia et moi. Nous étions au bord d'une falaise en train de surveiller le nid d'un balbuzard pêcheur, quand nous les avons vus en pleine action. Ils étaient deux, l'un sur un rocher et l'autre dans l'eau, tenant à la main droite un bâton de dynamite et une boîte d'allumettes. Avec une seule main, il a réussi à allumer la mèche et à jeter la dynamite très loin devant lui. La déflagration a été très forte et quand la mer s'est calmée, les deux hommes se sont mis à ramasser les poissons morts ou mourants qui flottaient sur l'eau. Notre instituteur nous a dit que la pêche à la dynamite était l'acte le plus criminel qu'on puisse commettre vers la mer. L'explosion sous l'eau est plus forte et plus meurtrière que sur terre. Elle tue tous les êtres vivants sans exception dans une vaste zone sous-marine : les poissons, des plus petits aux plus grands, les plantes, les algues, le plancton, les micro-organismes, tout ! Une mer dynamitée devient en un instant un immense désert.



On n'a jamais pu attraper les pêcheurs à la dynamite, malgré la mobilisation des gens du village et de la garde nationale. Pendant plusieurs années de suite, ils sont venus détruire peu à peu la vie sous-marine de notre île et de tout l'archipel. Beaucoup de familles ont dû quitter la Galite, qui n'arrivait plus à nourrir tout le monde. Dans notre école on n'était plus qu'une quinzaine d'élèves. Même le balbuzard, ce magnifique rapace masqué qui ne mange que du poisson, a fini par abandonner son aire.

Mon père, lui, s'est obstiné et il a continué à sortir par tous les temps, chaque fois de plus en plus loin. Sa petite barque n'était pas aussi puissante que le bateau de zio Corrado et des autres pêcheurs italiens, qui, eux, pouvaient se permettre d'aller chercher le poisson aussi loin que nécessaire. Je me rappelle que, ce matin-là, il pleuvait et que, contrairement à son habitude, Rached m'a réveillé avant de partir pour me dire de prendre soin de maman pendant leur absence. Quand j'ai entendu la porte se refermer

derrière eux, j'ai ouvert la fenêtre qui était à côté de mon lit et je les ai vus de dos tous les deux, emmitouflés dans leurs manteaux cirés, marchant en silence. A ce moment précis, j'ai eu envie d'enjamber la fenêtre, de les rattraper et de leur dire à quel point je les aimais, mais je ne l'ai pas fait, mon père m'aurait sûrement grondé d'être sorti sous la pluie...

Nous les avons attendus une nuit, puis deux, puis trois. Tout le village était en émoi. Ma mère, très digne, attendait sur le quai, debout, les poings serrés contre ses hanches. Moi, je broyais la main de Virginia dans la mienne, je pleurais, je tremblais. Virginia me consolait sans me dire un mot, en me regardant, en me caressant les cheveux, le visage, en me chantant la chanson du chat amoureux qui passe son temps à attendre sa chatte.

*Il gatto la mattina
Sapete cosa fâ ?
Aspetta la gattina
Ch'alle nove scenderà...*

Une semaine, deux semaines, un mois, deux mois. Rien ! Ni l'épave, ni les corps n'ont été retrouvés. Pas même une planche de bois ! La mer les a engloutis en entier. A jamais...

La pluie a cessé de tomber. J'aperçois déjà la silhouette bleue des îles Cani. La Galite n'est plus très loin. Le souvenir du dernier jour, le jour des adieux, le jour de la déchirure, me monte à la gorge et m'étouffe.

On avait mis nos maigres affaires, quelques valises, des baluchons, à la proue d'un chalutier qui rentrait à Bizerte. Virginia, de plus en plus belle, de plus en plus femme, avait du mal à retenir ses larmes. Elle me serrait dans ses bras, m'embrassait, s'en allait, revenait me serrer de nouveau dans ses bras, allait embrasser ma mère, revenait vers moi : « Nous aussi nous allons partir bientôt, m'a-t-elle dit. Nous rentrons en Sardaigne, à Porto Vesme, le village de mon grand-père. Ne m'oublie pas, Emir, n'oublie pas ta Virginia. Un jour, on se reverra peut-être, qui sait ? D'accord ? ». « D'accord ! ».

Depuis ce jour-là, je n'ai plus eu aucune nouvelle de Virginia Darco...

Nous entrons enfin dans la baie. Le Galiton et la Fauchelle sont à bâbord et la Galite est en face de nous. J'arrive à distinguer le village, ou ce qu'il en reste. Je sais que je ne trouverai plus personne. Peu à peu, l'île s'est dépeuplée, l'école a fermé ses portes, les maisons sont tombées en ruine et le village est mort.



*Le présent ouvrage a été réalisé avec le concours de
l'Institut Français de Coopération*

Achevé d'imprimer sur les
presses de l'Imprimerie Orbis
Tunis - Tunisie
Novembre 2002